

**Michel REDJAH**

# **Adieu mon pouvoir**

*Roman*



*Alexandrie Online*

*Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>*

*Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur*

*Date de publication : 09-09-2006*

**Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.**

# Extrait

## CHAPITRE 1

### LAVAGE DE CERVEAU SUR GRAND ECRAN

Des filaments noirs sont revenus danser devant les yeux de José Roblès qui, du coup, plonge à nouveau dans l'angoisse. La fatigue va-t-elle encore lui fondre dessus, comme le rapace sur sa proie ? L'homme le craint. Il n'aime pas du tout cet état, dans lequel il lui arrive de se trouver périodiquement depuis quelque temps, le corps littéralement vidé, une désagréable sensation de flotter et tout effort rendu insupportable.

Fausse alerte, pour l'instant du moins. José se prépare à pousser un soupir de soulagement. Mais le voilà presque aussitôt envahi par un accès de rage. « Ce n'est pourtant pas le moment, se dit-il. Il faut absolument que je conserve la maîtrise de la situation ». Car l'attaque est imminente, qui sera, il le sait, tour à tour brutale et vicieuse, sauvage et insidieuse, pouvant venir de n'importe où, et destinée à le hacher menu.

Sur l'écran gigantesque dressé contre un mur de cette vaste salle à la climatisation agressive, un gros titre: « Rapport Cash-Flow sur Produit », autrement dit : Profits sur ventes, et une série de chiffres, qui s'affirment, sûrs d'eux, de leur caractère péremptoire, incontestable, revêtus, comme eût pu dire un juriste, de cette sorte d'autorité qui n'appartient qu'à la loi et, par voie de conséquence, également à la chose jugée.

Avant d'entrer, José avait enlevé sa veste, qu'il remet en regagnant son siège. Ce qui n'empêche qu'à cet instant, il soit saisi d'un frisson. La peur de ce qui l'attend ?

La trop grande fraîcheur du lieu ? Il pense aussitôt à la chaleur torride qui, au même moment, règne au dehors. Une belle journée d'été à Bruxelles.

Ainsi vient de débiter l'après-midi du troisième jour de la réunion biennale à laquelle la multinationale ATC a convoqué tous les PDG de ses groupes et sociétés. Vu l'étendue de ce mastodonte, qui domine un conglomerat d'activités les plus diverses, réparties sur toute la planète, l'assemblée ainsi réunie est plutôt impressionnante.

En fin de matinée, le numéro un, Jack Andrews, a rappelé ce qu'il présente habituellement comme « la règle du jeu ». « Drôle de jeu », pensa alors José, qui se savait d'ores et déjà la victime désignée. « Comme tous les deux ans, poursuit le grand patron, nous venons de procéder à l'examen détaillé du fonctionnement de l'ensemble de nos implantations. Et comme chaque fois, nous allons terminer par une étude plus fouillée encore de l'activité de celui d'entre nous qui a obtenu les plus mauvais résultats. Nous l'avons tous vu: il s'agit de José Roblès, qui dirige « El Cuchillo », notre

groupe dans un de ces pays d'Amérique latine non encore gangrené par la gauche, où, par conséquent, il fait toujours bon vivre ». Et de poser cette question: « José, pas de contestation? »

« Enfoiré de Yankee ! a envie de s'écrier l'interpellé, avec votre manie d'appeler les gens par leur prénom, et de demander qu'on vous rende la pareille, avec votre manie aussi de nous taper dans le dos à la garden-party ou devant le barbecue, comme si on était copains, alors que vous ne pensez qu'à une chose : nous cogner la gueule ! »

Le PDG latino-américain n'a pas le temps de poursuivre plus avant, car déjà Jack Andrews reprend, sur un ton marqué cette fois par l'impatience et un certain agacement: « Pas de contestation? C'est bien vous qui avez obtenu les plus mauvais résultats? Répondez, je vous prie ».

José ne sait plus s'il a obtempéré. Mais ce dont il se souvient, en tout cas, c'est d'avoir entendu: « Pas de contestation ». Et aussitôt le numéro un avait enchaîné: « Il s'agit maintenant pour nous d'aider notre collègue, en mettant à nu les erreurs commises et en envisageant les solutions pour redresser la situation. Je rappelle au passage que celui d'entre vous qui aura mis le doigt sur l'essentiel et aidé le mieux à résoudre le problème, sera inscrit sur la liste des gens susceptibles d'être intégrés à la direction centrale d'ATC ».

Jack Andrews venait ainsi de sonner l'hallali. Mais avant l'ouverture de la chasse, tout le monde était parti déjeuner, sauf le futur gibier, qui ne se sentait pas particulièrement en appétit, et qui avait marché dans le parc voisin, pour tenter de réfléchir aux réponses qu'il devait donner dans le courant de l'après-midi.

Roulé en boule, les poings serrés, la gorge nouée, toute trace de fatigue maintenant disparue, mais l'angoisse toujours sur le point d'affleurer, il se prépare à affronter la meute et faire face aux critiques et interrogations qui vont se succéder en rafales. Un vrai « lavage de cerveau », il le sait.

Un homme se lève alors et, après s'être présenté, enchaîne d'une voix douceuse: « José, les chiffres font apparaître une baisse sensible de votre production en mars. Que s'est-il donc passé?

- J'ai eu une grève.
- Une grève? Pendant combien de temps?
- Quinze jours.
- Et vous n'avez pas demandé aux autorités de l'interdire?
- Si, mais elles ne l'ont pas fait.
- Pourquoi?
- Je ne sais pas.
- Vous ne savez pas? Vous ne savez pas pourquoi les autorités ont refusé d'interdire une grève dans un pays où l'on charge les manifestants à la grenade offensive et où l'on envoie les meneurs à la potence? Vous ne savez pas? C'est incroyable.

- Parfaitement, c'est incroyable! tonne le numéro un. Expliquez-vous, je vous prie.

- Je suis contré par un groupe japonais.

- Et alors? interroge l'homme qui a lancé l'affaire.

- Ils versent des sommes considérables à tous les échelons de la hiérarchie.

A peine a-t-il achevé cette phrase que José la regrette. Il donnerait cher pour pouvoir la rattraper. Car des pots-de-vin, il en distribue également. Son interlocuteur ne va pas manquer de le lui rappeler en même temps qu'il en déplorera le manque d'efficacité. C'est exactement ce qu'il fait. « Voyons, demande-t-il sur un ton de fausse naïveté, vous faites bien vous aussi quelques-uns de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié? »

- Oui.

- Combien versez-vous?

- Excusez-moi, je n'ai pas le chiffre en tête.

Un véritable rugissement secoue la salle. Poussé par le numéro un. « Combien ? » jette-t-il sauvagement.

- Trois millions de dollars.

- Dans l'année? enchaîne l'homme qui poursuit son interrogatoire.

- Oui.

- Et avec une pareille somme, vous ne parvenez pas à faire interdire une grève par un gouvernement qui ne demande que ça ? Etes-vous bien sûr d'avoir versé l'argent au bon endroit?

Un murmure parcourt la salle, interrompu par Jack Andrews, qui déclare sèchement: « Très bonne question. C'est un vrai problème à étudier ».

« Un problème à étudier, soupire José. Bravo! Si on en est déjà là à la première attaque, ça va être plus que super-dur ».

Le patron d'« El Cuchillo » n'a pas le temps d'en dire plus que, déjà un autre homme part à la charge. « Je me suis, quant à moi, indique-t-il sur un ton pompeux, intéressé aux ventes. J'ai aperçu une décélération avant la grève, en février. Par ailleurs, il semble que vous ayez perdu un important marché dans le pays même. Est-ce exact? »

- Oui.

- Que s'est-il donc passé?

- Mon directeur commercial a eu un grave problème.

Jack Andrews intervient de nouveau: « Répondez en Anglais, s'il vous plaît! » José ne s'est pas rendu compte que, dans son affolement, il vient de s'exprimer en Espagnol. Ce qui est plus facile pour lui, vu que c'est sa langue quotidienne. Mais, un jour qu'il cherchait à rentrer dans les bonnes grâces du numéro un, il s'était mis à parler Anglais. Et depuis lors, ce dernier exige qu'il continue, malgré tous les efforts que cela lui impose.

Sans perdre de temps, l'homme qui a déclenché l'attaque repart à l'assaut: « De quelle nature le problème de votre directeur commercial? »

- Sa femme a dû être admise à l'hôpital pour un cancer.

- Et alors?

- Alors? Eh bien, il a dû veiller sur elle et chercher quelqu'un pour s'occuper de ses enfants en bas âge. Ce qui l'a conduit pour un court laps de temps à réduire ses activités. Qu'auriez-vous fait à sa place?

De nouveau, la voix du numéro un: « José, répondez aux questions et évitez donc d'en poser vous-même, surtout de ce genre ».

« Naturellement, poursuit l'homme qui mène le jeu, vous avez pris une sanction contre cet individu et éventuellement des dispositions pour le remplacer? Peut-être même l'avez-vous déjà remplacé? »

- Non.

- Non à quoi?

José sent alors qu'il est en train de perdre le contrôle de ses nerfs. Il se dit que ce n'est pourtant pas recommandé. Mais il ne peut résister à la tentation de se défouler un peu, et c'est en criant et en tapant sur la table qu'il répond: « Non à la sanction! Non au remplacement! »

Un silence glacial suit cette répartie. Puis, subitement, s'élève la voix cassante du numéro un: « José, vous êtes prié de faire preuve de correction, sinon de courtoisie, vis-à-vis de vos interlocuteurs... Quant à votre refus de prendre des sanctions et même de remplacer un cadre supérieur aussi irresponsable, je le déplore. Il m'est arrivé une fois de chasser un PDG pour moins que ça. Je lui ai donné dix minutes pour prendre ses affaires personnelles dans son bureau et vider les lieux ».

Un véritable brouhaha emplit alors la salle. Un homme, assis près de la porte, suit, depuis le début, l'affaire avec beaucoup d'intérêt. Son identité: Pierre Forgeat, chef d'une grande famille régnant sur un groupe d'entreprises de constructions mécaniques et électriques en France, avec des filiales en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Yougoslavie, en Afrique et qui a ouvert, depuis peu, des négociations pour une implantation en Chine. Il est venu à cette réunion en observateur, sur l'invitation de Jack Andrews, qu'il a rencontré l'an passé, lors d'un « forum » organisé à Paris par un journal économique. Les deux hommes ont sympathisé. Accompagnés de leurs épouses, ils sont allés dîner un soir dans un restaurant de fruits de mer, près de la Place Clichy.

Pierre Forgeat se rappelle que la soirée avait débuté de façon fort désagréable, lorsque Nathalie, sa femme, s'était mise à bérer d'admiration devant Andrews. Elle en avait les yeux brillants et jetait à l'homme le genre de regard qu'elle lui adressait à lui, à l'époque de leur rencontre et dont, maintenant, elle ne le gratifiait plus. « Merde! s'était-il dit. Qu'est-ce qu'il a de plus que moi ce type? On a le même âge, ce qui représente dans les vingt-cinq ans de plus que Nathalie. Je suis un grand patron comme lui. Bien sûr, il a des moyens que je n'ai pas. Il peut, par exemple, dans un certain

nombre de pays, changer les gouvernements qui lui déplaisent. Mais ce n'est pas une raison... A moins que cette stupide minette n'ait été fascinée par le déplorable accent américain du monsieur quand il parle français. Après tout, l'exotisme du langage, ça peut être une arme de séduction ».

A ce moment, revint à Forgeat un souvenir qui datait de plus de trente ans: une Anglaise qui lui avait déclaré trouver merveilleux son « french accent ». Il prenait, en fin d'après-midi, une consommation dans le bar d'un hôtel où il était descendu, sur le Strand à Londres, quand il entendit des cris violents. C'était une jeune femme qui s'en prenait au barman, un Italien, coupable, semblait-il, sinon d'un crime, du moins d'une faute grave consistant à lui servir à elle, de la bière fraîche. Comme si tout le monde ne savait pas que les vrais Anglais ne boivent que de la bière chambrée ! Forcément, avec tous ces étrangers, on n'est plus chez nous. Et se retournant vers Forgeat: « Vous ne trouvez pas qu'il y a trop d'étrangers à Londres? »

- Excusez-moi, mais moi-même je suis étranger.

- Ah bon... Et de quelle nationalité?

- Française.

- Parfait... J'aime bien les Français.

C'est là que l'homme eut droit au petit compliment sur son accent. Dans la foulée, il invita son interlocutrice à prendre un verre. « Savez-vous, lui demanda celle-ci, le grand sujet qui divise actuellement le pays? » Sans attendre la réponse, elle ajouta: « Il s'agit de l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun ».

Pierre Forgeat pensa qu'elle ne venait pas vraiment de lui livrer un « scoop », comme dirait son petit cousin, journaliste au « Monde ». Il savait très bien à quoi s'en tenir sur la question. Mais si son invitée lui avait parlé de la sorte, peut-être était-ce parce qu'elle attendait qu'il lui demandât sa position à elle. Ce qu'il fit séance tenante.

- Je suis contre l'adhésion de la Grande-Bretagne au Marché Commun, lui répondit-elle sur un ton quasi-cérémonieux.

- Pourquoi?

- Parce que la Reine, notre Reine, ne peut s'asseoir à côté de votre Président, ce Pompidou, dont on ignore d'où il vient, qui n'est pas un gentleman, toujours avec sa cigarette pendant au coin de la bouche... Avec le Général de Gaulle encore, on aurait pu parler. Mais là, c'est tout à fait impossible ».

Forgeat, qui n'était pas un solide partisan de la démocratie, collectionnait les anecdotes de ce genre pour tenter de convaincre un de ses amis, avec lequel il était en désaccord sur le sujet, que rien ne valait le pouvoir des élites, dont il faisait bien entendu partie. Ce qui lui attirait invariablement cette réplique: « Des exemples de ce style, mais allant ceux-là dans le sens contraire de ta thèse, je pourrais t'en produire également des quantités ».



Forgeat regarda à nouveau la jeune Anglaise. « Dommage, soupira-t-il, elle était baisable, mais elle est vraiment trop con ». Et il prit congé, sans autre forme de cérémonie, presque grossièrement.

Revenu à l'instant présent, devant le plateau de fruits de mer, il commençait d'autant plus à sentir l'exaspération monter en lui qu'Andrews s'était parfaitement rendu compte de l'effet qu'il produisait sur Nathalie. Et il en rajoutait dans le genre du paon qui fait la roue. Sans cacher le plaisir que lui procurait l'admiration de la jeune femme.

« Ma parole, pensa Forgeat, il va la sauter là, ou nous proposer une partie carrée... Qu'est-ce que je fais? Je drague sa femme, histoire de rendre Nathalie jalouse et de lui donner une leçon? Ou je joue les indifférents?... Oui, eh bien, le mieux, c'est sûrement la deuxième solution ».

Andrews se retourna à ce moment vers lui. A voir le visage de son vis-à-vis, il comprit ce qui se passait dans son cerveau. Il décida de laisser carrément tomber Nathalie. Il se rattraperait à la prochaine occasion... S'il y en avait une. Et s'il n'y en avait pas, tant pis! Des nanas de ce style, on en trouve partout.

Le numéro un d'ATC entama alors une discussion sur le « management ». Il proposa à Forgeat de venir assister à la prochaine des réunions organisées par son groupe, et dont il s'était mis à vanter les mérites. « Je ne suis pas, quant à moi, avait-il expliqué, un adepte de ces thèses modernes qui prétendent qu'on doit valoriser et flatter les gens pour leur faire rendre le maximum. Bien sûr que le problème est d'amener nos collaborateurs à se défoncer, à se sortir eux-mêmes les tripes. Et, dans ces conditions, on peut obtenir certains résultats en leur disant qu'ils sont beaux, intelligents et forts, en leur faisant croire qu'ils ont un rôle important, qu'ils occupent en quelque sorte une position stratégique. Mais l'essentiel demeure la mise en état d'insécurité. Quand un individu a un travail intéressant, dans lequel il peut s'éclater, comme vous dites, vous les Français, qu'il gagne pas mal d'argent, qu'il a somme toute un statut enviable, il n'a pas envie de le perdre. Et c'est sur ce bouton qu'il faut appuyer: la peur d'être renvoyé ou même rétrogradé ».

Jack Andrews se lança ensuite dans une longue dissertation sur la nécessité d'exiger des cadres une disponibilité de tous les instants. Ils doivent, disait-il, être prêts à partir n'importe où et n'importe quand. « Une fois, raconta-t-il, j'ai bloqué trois directeurs généraux dans mon antichambre. Ils sont restés là toute une journée à attendre que je les fasse appeler, sans oser bouger, sans même se rendre aux toilettes... Je ne parle pas d'aller manger ».

De retour chez lui, Pierre Forgeat s'était mis à réfléchir à l'invitation que lui avait lancée Jack Andrews. Le moins qu'on puisse dire est que les deux hommes, à ce propos, ne se situaient pas sur la même longueur d'ondes. Le premier n'était pas emballé a priori par les méthodes du second. Dans le

groupe qu'il dirigeait, il avait renoncé à des comportements de ce genre, depuis belle lurette. Il faisait appel à des techniques qu'il jugeait infiniment plus élaborées, même si elles reposaient sur un identique mépris des gens, comme celle par exemple qu'il aimait à présenter en ces termes: « Les cadres, au fond, sont de grands enfants. Ils s'imaginent que l'information, c'est le pouvoir. Alors, dans nos entreprises, nous leur en donnons, jusqu'à ce qu'ils en aient une indigestion, jusqu'à ce qu'ils soient obligés d'emporter des dossiers à étudier chez eux, au risque de se faire engueuler par leur femme et leurs enfants. Mais attention! Nous ne leur donnons pas n'importe quoi. Il ne faut tout de même pas exagérer ! Pour les finances, les mouvements d'argent, les placements, les investissements, les grands choix, bref tout ce qui est décisif, il n'est pas question de laisser le tout venant mettre son nez dedans. Même les membres du Conseil d'Administration ne savent pas tout. Alors les cadres... »

Naturellement, c'est Forgeat qui dirige le Comité stratégique du groupe et qui en a choisi le PDG. Un homme comme il faut, ce Jean Prendat. Sorti parmi les premiers de l'ENA, il s'était trébuché quelques années dans la haute administration, puis ensuite dans des cabinets ministériels. Là, il avait vu, dans les années 60, comment Bouygues, le super-grand du bâtiment, avait fait fort en soignant particulièrement des barons du gaullisme, et en soutenant un petit secrétaire d'Etat au Budget qui s'appelait Chirac... Prendat a donc acquis en ces lieux une expérience irremplaçable. De plus, il a conservé des relations dans l'appareil administratif au plus haut niveau. « C'est tout à fait le genre de cadre supérieur qui nous convient, estime le grand patron. Il dirige bien notre groupe et il sait se tenir à sa place. »

En ce qui concerne le management, précisément, c'est un des domaines dans lesquels il a des idées intéressantes. Et Forgeat de se remémorer le jour où il lui avait posé cette question: « Puis-je me permettre de vous demander d'assurer la présidence de la prochaine réunion du club des 100 %? »

- Le Club des 100 %? Qu'est-ce que c'est?
- Le groupe des ingénieurs ayant réalisé 100 % de leurs objectifs. C'est une idée que nous avons empruntée à IBM.
- Et ça marche?
- Nous le faisons pour la première fois cette année. Mais l'expérience, chez IBM justement, a montré qu'une telle pratique pouvait conduire à un renforcement certain de la motivation de nos cadres. Cela suppose bien entendu que nous accordions à ces gens des avantages pécuniaires. Et puis aussi, il nous faut faire tout dans ce club pour que ses membres aient le sentiment de faire partie d'une élite.
- D'une caste en somme.
- D'une caste en effet.

- Je n'ai rien contre une participation à ce genre de réunion. Veuillez donc avoir l'amabilité de demander à votre secrétariat de se rapprocher du mien pour déterminer une date et organiser l'affaire.

Vraiment, plus Pierre Forgeat y pensait et plus il estimait que, dans la maison, on avait toujours fait le maximum pour amener les gens, et en particulier les cadres, à se surpasser. Il ne pouvait s'empêcher, du coup, de trouver quelque peu rudimentaires les méthodes d'Andrews. Il ne se sentait donc pas vraiment envie d'aller passer trois jours à Bruxelles pour assister au grand déballage d'ATC. Il avait néanmoins accepté l'invitation en se disant: « Après tout, on ne sait jamais ». Et puis Andrews, aussi déplaisant qu'il fût - et Dieu sait qu'il l'était- faisait manifestement partie des relations à cultiver.

Du coup, voilà maintenant Forgeat depuis avant-hier dans la capitale belge. Et il commence à trouver l'affaire beaucoup plus intéressante qu'il ne l'eût cru au départ. Il se dit qu'il y a là peut-être un certain nombre de choses à prendre et qui peuvent lui servir. Un mélange d'insécurisation et de valorisation, ça ne doit pas forcément être mal. Il est sans doute possible d'en obtenir des résultats.

Il y a déjà un moment qu'il n'écoute plus ce qui se dit dans la salle. Il en a saisi l'esprit. Tout se ramène maintenant pour lui à une question d'adaptation.

Il vient d'ailleurs de découvrir que, tout comme M. Jourdain avec la prose, il pratique déjà peu ou prou ce genre de méthode, même si c'est au niveau du zeste, même si c'est de façon empirique. Il lui faut maintenant, dans les conditions bien sûr de ses entreprises, intégrer scientifiquement un certain nombre de ces éléments à son système de management.

Brusquement et sans transition, voilà que s'impose à son esprit l'image de sa fille, Laura, dont le comportement lui semble de plus en plus difficile à admettre. Celle-ci ne vient-elle pas de s'amouracher d'une espèce le loqueteux, qui vit d'expédients? Et cela après avoir refusé les différents partis qu'il lui avait discrètement désignés. Comme si elle n'avait pas encore compris la leçon qu'il lui avait cependant distillée à maintes reprises et depuis longtemps : « Un des éléments essentiels qui font la force des grandes familles comme la nôtre, c'est la capacité de rester dans le cercle, entre nous et donc de n'envisager une alliance, quelle qu'elle soit, y compris au plan matrimonial, que si elle est conforme à l'intérêt du groupe. Regarde comment agissent tous ceux qui sont dans notre situation. Quand ils veulent se marier, ils cherchent des partenaires dans notre milieu, des partenaires eux aussi conscients de la nécessité de tout faire pour renforcer les moyens et le pouvoir de leur clan, car en la circonstance, et malgré le sens quelque peu péjoratif dont ce mot peut être chargé, c'est bien de clan qu'il faut parler. Agir de la sorte, cela s'appelle avoir le sens des responsabilités ».

Forgeat est bien obligé d'admettre aujourd'hui que, malgré tous ses efforts, Laura n'a pas assimilé la leçon. En outre, la jeune fille devient de plus en plus provocatrice, comme elle l'a été récemment en annonçant à son père: « Bourac me drague ».

- Quel Bourac? Jean Bourac?

- Tu en connais un autre?

- Mais il est plus vieux que moi.

- Et alors? Ta femme n'est-elle pas plus jeune que moi?

Face à cette répartie, Forgeat était resté sans voix. Il le sait, Laura n'aime pas Nathalie. Il a même une fois surpris une conversation au cours de laquelle sa fille parlait de sa femme comme de « la pute paternelle ». Il a fait semblant de ne pas entendre. Il est en train de se dire maintenant qu'il a eu tort, et qu'il va réagir à son retour. Comment? Il n'en sait rien pour l'instant. Mais il a encore le temps d'y penser.

Il en là de ses réflexions lorsque, brutalement, s'élève la voix de Jack Andrews: « José, gardez votre sang-froid et répondez aux questions qui vous sont posées! ».

« La chasse à courre continue, pense Forgeat. Le pauvre type n'en a plus pour longtemps. Ils vont bientôt l'achever ».

Deux heures plus tard, la salle est vide. A l'exception de José Roblès, hébété, la tête dans les mains. « Qu'est-ce que je fais? se demande-t-il. Je me saoule la gueule ou je me tape une pute ? Ou les deux? A Bruxelles ou à Paris? A Paris, c'est mieux, à ce qu'on dit ».

José ne peut s'empêcher de se rappeler à ce moment que, de toutes les prostituées qu'il a connues, ce sont assurément celles de Buenos-Aires qui possèdent la meilleure technique pour faire croire aux hommes qui les paient qu'elles prennent du plaisir avec eux. De même que pour réclamer, et souvent obtenir, des petits suppléments afin de payer le taxi de retour chez elles, ou même d'arroser avec des copines leur rencontre avec un homme aussi exceptionnel que leur client du moment.

Et puis subitement, c'est l'image de Dolorès qui s'impose clairement à José. Dolorès, sa femme, qu'il n'a pas voulu emmener en Europe à l'occasion de ce voyage, et qui en a pleuré. Dolorès, avec sa chevelure somptueuse, ses seins de déesse, ses cuisses de nymphe, sa chute de reins de princesse. Dolorès, à laquelle il n'arrête pas d'offrir des colliers, rien que pour voir ceux-ci orner de magnifiques seins nus et des reflets multicolores danser sur une peau cuivrée. Dolorès, qu'il voudrait tenir là pour la coucher sur la table et la déshabiller.

Le voilà qui prononce à haute voix les paroles qu'il a envie de lui dire en s'imaginant en train de lui retirer ses vêtements. Quand il a soudain un trou de mémoire. Il n'arrive pas à retrouver ses mots. « Evidemment! s'exclame-t-il, je parle Anglais ! » A ce moment, comme si elle venait de

devant lui, il entend la grande gueule du numéro un, dont il perçoit nettement la silhouette, dans une remarquable hallucination: « OK José! Continuez à parler Anglais! »

« Eh Merde! s'exclame-t-il, même quand il n'est pas là, ce salopard continue à me les briser. Voilà maintenant qu'il veut m'empêcher de fantasmer en Espagnol ! ».

## **Michel REDJAH**

*Michel REDJAH, Ex journaliste économique, a mené, entre autres, des campagnes contre la délocalisation des entreprises et en faveur d'un financement de la Sécurité sociale non à partir des salaires, mais du bénéfice brut, ce qui aurait le double avantage d'être favorable à l'emploi et de correspondre à une plus grande justice. Michel Redjah a aussi étudié de très près les mécanismes du pouvoir dans les grands groupes industriels et financiers.*

### **Adieu mon pouvoir**

*Une OPA : Trois initiales derrière lesquelles se cache une lutte sauvage pour le pouvoir dans de grandes firmes. Une véritable tornade pour des milliers de personnes. Une action qui ne peut se décrire qu'au travers d'un véritable thriller économique et financier, mettant en scène de nombreux protagonistes dont l'existence s'en trouve bouleversée. Un incroyable mécanisme de pugilat sans merci pour la prise en mains des manettes au détriment de l'être humain, ramené au rang de simple pion.*